

Un monde sans eau ?

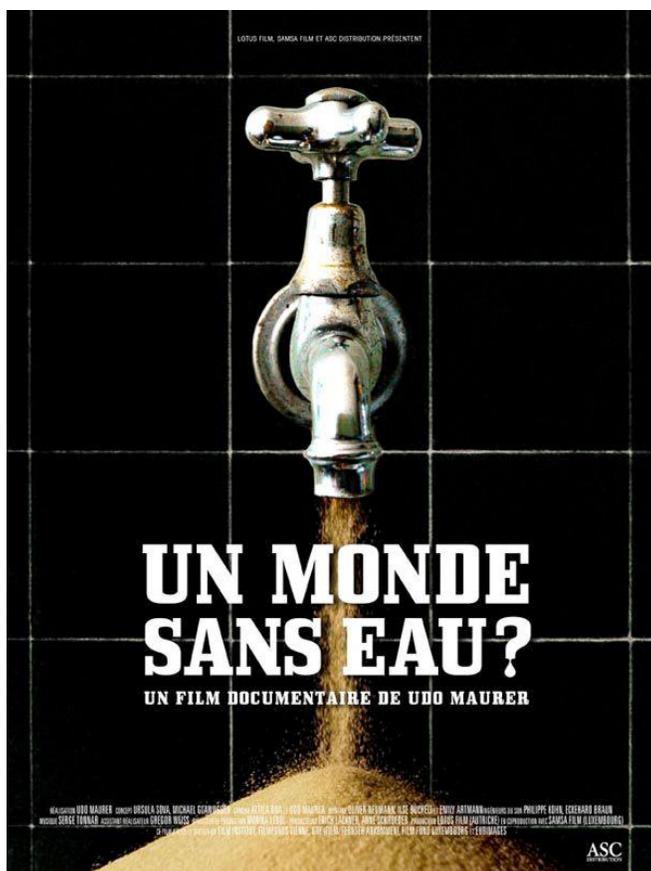
Un film documentaire d'Udo Maurer

2008

Générique

Réalisé par Udo Maurer
Film autrichien, luxembourgeois.
Genre : Documentaire
Année de production : 2007
Distribué par ASC Distribution
Durée : 1h 23min.

Le film en deux mots



Avec **Un monde sans eau ?**, le réalisateur autrichien Udo Maurer nous fait prendre conscience, à travers les trois segments qui composent ce film, des divers problèmes liés à l'eau.

Des inondations au problème de l'assèchement de la mer d'Aral ou encore à la bataille journalière pour la recherche d'eau potable, le film montre les problèmes que doit surmonter l'homme pour s'adapter à son environnement.

La première partie, qui se déroule au Bangladesh, dépeint la vie des paysans du delta du fleuve Brahmaputra, qui font face à la montée des eaux au moment de la mousson. L'eau a forcé ces hommes et ces femmes à se muer en nomades.

Au Kazakhstan, la mer d'Aral a perdu la moitié de sa superficie, à cause de la politique soviétique d'irrigation des cultures cotonnières. Cette catastrophe

écologique et humanitaire a obligé des hommes et des femmes à parcourir des longues distances, pour continuer à vivre de la pêche.

Le film se clôture à Kibera, le plus grand bidonville de Nairobi (Kenya) où l'eau est devenue une véritable marchandise. Certains habitants sont amenés à marcher de nombreux kilomètres pour recueillir le bien précieux qui alimentera tout leur quartier. *(sources ; Allociné.fr)*

Biographie d'Udo Maurer



Udo Maurer est né en 1960 à Bruck/Mur.

En 1980 il a commencé ses études à la Hochschule für Film & Fernsehen à Vienne où il a étudié le montage et le cadrage. En 1986, il a obtenu une bourse Fulbright et il a passé 6 mois avec le directeur de la photographie John Bailey

De 1990 à 1994 il a travaillé comme cameraman pour des documentaires, des fictions et des publicités en Autriche, aux Etats-Unis et en Turquie. Depuis 1994 il a réalisé des documentaires télé pour la TV Autrichienne (ORF), SpiegelTV et Discovery Channel, qui ont remporté un grand succès. *(sources : cine.voila.fr)*

Entretien avec Udo Maurer

Pourquoi était-il important de faire ce film ?

C'est un projet qui date d'il y a cinq ans. J'ai réalisé des films pour la télévision pendant des années et j'ai voyagé à cette occasion dans ce que l'on appelle communément le Tiers Monde. Un jour au cours d'un tournage aux Philippines, nous avons eu un problème lié à l'eau. Quand on voyage, on a beaucoup de temps pour penser. Et c'est ainsi que j'ai eu l'idée de faire quelque chose de substantiel autour de la thématique de l'eau alors que j'étais à bord d'un bateau. De montrer comment des hommes doivent gérer au quotidien des problèmes auxquels nous ne pensons plus.

En ce qui me concerne, je n'avais pas conscience de cette réalité ; sauf lorsque je reviens de voyage et que j'ouvre un robinet en sachant que je pourrai la boire en toute tranquillité. Les choses dans la vie arrivent tout naturellement. Je venais juste de réaliser un documentaire qui avait connu un certain succès (BERGHAUEMWINTER) et lorsque j'en ai parlé à mon producteur, il a été instantanément séduit par le projet. Et quand il s'engage dans quelque chose, il ne fait jamais machine arrière ! Puis, Michael Glawogger s'est joint à nous et a commencé à travailler sur le script. Ça a été un long chemin à parcourir jusqu'au premier jour de tournage, mais tout le monde était très enthousiaste et cela ne s'est pas démenti jusqu'à la fin.



Du fait que vous avez beaucoup voyagé, aviez-vous déjà en tête les lieux de tournage ?

J'ai délibérément choisi des pays où je n'étais jamais allé auparavant. Je voulais être impartial. Dans notre recherche, nous sommes tombés sur la mer d'Aral, au Kazakhstan. Tout est parti de là, car nous pensions que le problème de la mer d'Aral était incontournable dans un film qui aborde le caractère politico-économique de l'eau. Les autres choix ont été plus difficiles à faire. L'idée de filmer au Bangladesh revient à Michael Glawogger. Il avait tourné des reportages en Inde et avait connaissance des problèmes qui existaient dans la sous-région. La troisième histoire devait originellement concerner le barrage des Trois Gorges sur le Yangtze. Nos recherches ont montré qu'il serait assez simple de tourner au Kazakhstan, mais en ce qui concerne la Chine, il est vite apparu que je ne pourrais pas travailler comme je le voudrais. Nous risquions d'être arrêtés et de revenir les mains vides. Nous avons alors pensé à l'Afrique où je venais de réaliser un film pour Médecins Sans Frontières. Quand on a à l'esprit que l'eau représente un des problèmes vitaux aujourd'hui en Afrique, je me demande bien pourquoi ça nous a pris autant de temps pour penser à ce continent !

Pourquoi n'avez-vous pas raconté une histoire qui se passerait en Occident ?

Des problèmes existent évidemment ici. Mais ils sont relativement plus faciles à régler car il y a des moyens financiers qui le permettent. C'est pourquoi j'ai choisi des pays où "nos solutions" ne marcheraient pas. Si on investissait la même manne d'argent au Bangladesh qu'aux Pays-Bas, on pourrait construire des barrages et ça changerait tout ! Mais malheureusement il n'y a pas d'argent disponible. C'est pour cette raison qu'on s'est concentrés sur ces pays pour le tournage. Le film traite tout d'abord du surplus d'eau, puis du manque d'eau et on passe dans la dernière partie à un autre niveau avec le commerce de l'eau. Le pouvoir est le sujet de la troisième partie. L'eau devient à Nairobi un élément de pouvoir. La question principale qui assure le lien (ou la structure) du film est la suivante : "Est-ce que chaque homme a droit à l'eau sur cette terre ou est-ce un bien de consommation ?"

De grandes entreprises traitent l'eau comme une marchandise alors que les ONG la distribuent, car elles estiment que c'est un droit dévolu à chaque être. Nous aurons la réponse à cette question fondamentale dans une dizaine d'années.



Avez-vous été surpris de la façon dont les maisons au Bangladesh peuvent être transformées en bateaux ?

Au Bangladesh, les habitants ont appris à composer avec la nature. Ces toits en tôle ondulée qui peuvent être assemblés ou démontés en peu de temps en sont un parfait exemple, et une image surprenante à laquelle nous ne sommes pas habitués. Je ne voulais pas voyager à travers le Bangladesh et ramener des images auxquelles nous nous attendions tous. On a tous en tête des images d'inondation. Mais j'ai été surpris de constater que l'enjeu était bien sûr ces inondations, mais surtout une de leurs conséquences, à savoir le problème de l'érosion des terres. J'ai choisi de donner l'opportunité à ces hommes et à ces femmes de raconter leur histoire.

C'est pour cette raison que vous ne faites pas de commentaires, pas de voix off, peu de textes ?

Oui, c'était complètement international, et c'était important. J'espère qu'il ressortira quelque chose de tout ça. Il y a une page d'accueil sur le site du film qui donne toutes les informations nécessaires sur les ONG etc... Ainsi chaque internaute peut participer comme il le souhaite à ce projet. Ce film doit rendre les gens curieux, créer une émotion. Pour cela, internet est le media le plus efficace. UN MONDE SANS EAU ? accède ainsi à un autre niveau.



Pour en revenir au travail proprement dit, quelles ont été les conditions de tournage ?

Au Kazakhstan, nous avons une grosse équipe. Ca s'est bien passé. J'ai travaillé sur place avec des gens très compétents. Au Bangladesh, on n'a pas pu utiliser les mêmes méthodes. Par exemple, on commençait à filmer dans une rizière dans de bonnes conditions et puis nous étions soudainement entourés par 250 personnes, ce qui évidemment compliquait le tournage. J'ai donc réduit l'équipe au minimum car je ne voulais évidemment pas faire appel à la police ! J'étais donc à la caméra et j'avais deux techniciens, un ingénieur du son et un assistant, et ça s'est très bien passé. Nous avons de cette façon pu faire la connaissance des gens et leur donner ce qu'ils ne reçoivent en général pas des occidentaux, à savoir du temps. A Nairobi, par exemple, on n'a rien tourné pendant les premières semaines, on a passé du temps avec les habitants du bidonville. Il était très important que notre producteur nous dise : "Maintenant que vous travaillez en équipe réduite, prenez votre temps".

C'est de cette façon que nous pouvions être acceptés par la communauté. Je pense que l'on se rend compte dans les trois parties que les gens sont ouverts, en confiance. Ce n'est pas si évident que ça d'avoir une femme musulmane qui s'exprime devant une caméra au Bangladesh, surtout lorsqu'elle critique l'attitude des hommes. Le fait qu'elle nous ait fait confiance a certainement à voir avec le temps que nous avons passé à nous connaître mutuellement.

(sources : Cdurable.info)

On en parle dans la Presse

Trois pays, trois rapports à l'eau complètement différents. Liquide précieux et rare pour les uns, elle devient envahissante et dangereuse pour les autres.

[...]

“Un monde sans eau ?” est constitué d'images fortes [...] Avec ce film, le spectateur est au cœur d'une réalité qu'il ne connaît pas forcément. Mais il peut se fier au vécu et à l'expérience des protagonistes parce qu'ils gèrent au quotidien des problèmes qui n'existent pas vraiment dans les sociétés occidentales. Udo Maurer, le réalisateur, a donc donné à ces populations l'occasion de raconter leur histoire. Et à une époque où le réchauffement climatique est plus que jamais d'actualité, ce documentaire a une fonction utile et essentielle : il nous rappelle que l'environnement est fragile et que le problème de l'eau va au-delà de sa fonction vitale. En effet, le segment sur le Kenya montre que son pouvoir politico-économique est immense. Udo Maurer a choisi de conclure sur cet aspect parce qu'il lui permettait de soulever la question la plus importante : l'eau est-elle un droit dévolu à chaque homme ou est-ce un bien de consommation ? Les trois parties de ce documentaire sont stupéfiantes et nous forcent à nous interroger : un monde sans eau ? Le point d'interrogation n'est pas anodin. Une façon subtile de tirer la sonnette d'alarme.

Caroline Carbel-Fortunée commeaucinéma.com



Au Bangladesh, dans le delta du Jumurna, composé de plaines alluviales, bancs de sables et d'îles, un homme a dû déplacer 85 fois sa maison : la région est régulièrement submergée à la saison des pluies. Les inondations emportent des bouts de terrain, des logis, des villages entiers, des cultures. La population est devenue nomade. Les femmes subissent ces avanies plus que les hommes, qui "s'assoient et donnent des ordres".



Au Kazakhstan, entre deux épaves de bateaux rouillées, des dromadaires paissent sur l'étendue déserte occupée jadis par la mer d'Aral, où se jetaient deux fleuves d'Asie Centrale. Ancienne ville portuaire, site de pêcheurs, Aralsk est à sec depuis que le pouvoir soviétique a instauré une politique d'irrigation des cultures cotonnières. La superficie de cette mer intérieure (qui fût la quatrième plus grande du monde) a diminué de 50 %. La région est transformée en repaire de sel et de pesticides, avec un taux de mortalité important et un fort chômage.



A Kibera, le plus grand bidonville de Nairobi, au Kenya, l'eau est devenue une marchandise. Certains habitants sont amenés à marcher de nombreux kilomètres pour aller puiser de l'eau potable (des femmes, principalement, car les hommes se sentiraient "humiliés" de s'acquitter de cette tâche). Des bidons sont vendus entre 2 et 3 shillings, 4 fois plus chers que dans les quartiers résidentiels de la capitale.

Images impressionnantes parfois, et témoignages poignants, qui pâtissent d'un déficit de commentaires, ne serait-ce que sur la cohérence du rapprochement entre les trois pays. Udo Maurer semble soulever un problème politique, mettre l'accent sur le pouvoir que représente l'eau et le manque de moyens financiers pour dresser ici des barrages, distribuer de l'eau gratuitement ailleurs...

Jean-Luc Douin LeMonde.fr

Pour un film qui s'intitule 'Un monde sans eau ?', une première séquence qui traite des conséquences de la mousson au Bangladesh a de quoi égarer le spectateur. Si la suite a pour objet le manque d'eau au Kenya et au Kazhakstan, on est rapidement déçu par l'absence de véritable point de vue. Parti avec la volonté d'illustrer les rapports que chaque population entretient avec le problème de l'eau, force est de constater qu'Udo Maurer ne s'écarte à aucun moment du pur exemple. L'eau sert de fil conducteur à un long voyage à travers le monde, et on se demande si elle n'est pas tout simplement le prétexte à une spectaculaire juxtaposition d'images de misère. Trois pays, trois parties, un thème, pas vraiment de problématique. Dépourvu de commentaires, le documentaire l'est aussi de perspective. Et le manque est réel. Que la mousson oblige les populations du delta du fleuve Brahmaputra à déplacer leurs habitations chaque année depuis plusieurs générations nous renseigne bien sur leur pénible quotidien, mais pas l'ombre d'un intervenant pour raconter autre chose que ce que l'on voit. Idem à propos de l'évaporation de la mer d'Aral au Kazhakstan, catastrophe écologique naturelle ou résultat d'une activité humaine excessive ? Quelles causes, quels responsables ? Il n'y a guère que dans la troisième partie que l'aspect politico-économique de la question est évoqué. Mais de loin, et directement par les victimes de la pénurie, quand on aurait pu attendre une confrontation avec les responsables locaux. En fin de compte 'Un monde sans eau ?' s'apparente à un reportage amélioré dont on se demande s'il a vraiment sa place au cinéma.

Thomas Coppey evene.fr



On en parle sur les blogs

Le dispositif d'**Un monde sans eau ?** m'a d'abord déroutée: pour parler de pénurie, le réalisateur Udo Maurer nous montre d'abord le trop-plein. Et il part, caméra à l'épaule et équipe réduite, filmer la mousson au Bangladesh, où plus aucune vie –de paysan s'entend- ne peut se dérouler paisiblement. Les villageois transbahutent leur maison d'un arpent de terre à l'autre avec une résignation et une facilité déconcertantes. Un peu comme si vous et moi avions juste à garer notre vélo un peu plus loin... Un monde sans eau? Ben, là-bas, non non, ça risque pas, il y en a trop. [...]



Mais au Kazakhstan, la mer d'Aralk a disparu depuis longtemps. Les femmes qui travaillaient à la conserverie de poissons regrettent "l'agréable odeur de poisson frais", évaporée comme la mer. A Aralsk, 90% de la population active est au chômage, nous écrit le commentaire (il n'y a pas de voix off). 90%, n'est-ce pas un pourcentage à donner envie de migrer loin, là où il y a beaucoup de travail ou juste ce qu'il faut, ... Non?

Dans les quartiers pauvres de Nairobi, à Kibera, 1,6 million de personnes se partagent une grosse dizaine de points d'eau payants, surveillés par les kakous du coin, ou des pères de famille, les deux genres s'étant acquittés du droit de vente. Encore une fois, l'évocation des quartiers riches de Nairobi où l'eau abonde, courante, claire et propre, face aux images d'un bidonville surpeuplé mais hors réseau, fait bondir. C'est vrai, après tout, que coûterait l'agrandissement du réseau? Apporter l'eau à tous ceux qui en ont besoin [...]élargir l'assiette de la redevance (beaucoup pourraient et voudraient payer), rendre cette ressource accessible à tous, est-ce un projet si effrayant pour les multinationales de l'eau? Ça ne rapporte pas assez?

Le film ne répond pas à beaucoup de questions, mais il montre, et c'est déjà pas mal. L'image est belle et le voyage secoue. Mais qu'apprend-on au juste? Que la répartition des ressources en eau à la surface de la planète est aussi inégale qu'une distribution de patrimoine génétique. Il y a les perdants et les gagnants. Et le film enfonce une porte ouverte, mais qu'il est bon de rouvrir: à l'échelle de la planète, les problèmes d'eau ne s'appréhendent pas de la même façon. Voilà pourquoi chez nous, en Europe, bien au chaud dans nos pays regorgeant de flotte, de précipitations et de nappes phréatiques, nous aurons du mal à vraiment saisir ce qui se joue à Aralsk, Kibera ou dans le delta du fleuve Brahmaputra. En cela, merci Udo Maurer d'être allé le cueillir. *Laure Noualhat Six pieds sur terre blog Liberation. fr*

